

Bernard Chenez, *Les Mains dans les poches*

Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018

Le défilé descendait la rue Nationale.

Ceux de devant portaient les drapeaux, levaient les poings, lançaient des slogans de vainqueurs. Les perdants de toute façon ne lancent rien. Jamais.

On rentrait, j'étais en fin de cortège. La vérité, c'est qu'on avait perdu. Tout.

Le fer de lance de la classe ouvrière n'avait plus de hampe. J'ai franchi une dernière fois l'entrée de l'usine. Je savais que c'était la dernière.

Mes compagnons de lutte disparaîtraient à la fin de cette journée. Il ne pouvait plus y avoir de lendemain. Ça doit être un peu comme ça l'ultime moment où l'on sait que l'on va mourir.

Nous rêvions du grand soir, je n'avais eu que de grandes nuits. Une trentaine d'un printemps.

Des nuits où je remontais Paris à pied, du Quartier latin sous l'odeur âcre des lacrymogènes, quartier qui n'avait pas encore perdu la légitimité de son nom, pour rejoindre la lisière du XVII^e arrondissement, là où la porte de Clichy s'ouvrait sur un monde prolétaire, voûté de bleu, les mains dans les poches, Gauloise au bec, mégots d'honneur en légion.

Tout cela a disparu. Quelques pavés humides brillent à l'angle de deux rues. Passage pour aveugles d'un monde effacé.

Nostalgique de rien. J'aime être dans un train qui roule. Une fois sa vitesse stabilisée, je remonte tous les wagons à contresens. Arrivé à la dernière voiture, j'observe la voie qui défile à l'envers.

Il y a à Tōkyō une ligne de train qui s'appelle *Yamanote-sen*. Circulaire. Entièrement aérienne. Elle délimite officiellement le centre de cette mégalopole. Le temps de parcours est d'environ une heure. L'un de mes plaisirs est d'en faire le tour complet. Placé dans la première voiture, juste derrière la vitre du conducteur. La fois suivante, j'effectue le parcours à contre-courant, le nez collé sur la grande vitre du dernier wagon.

Ma façon d'écrire se juxtapose à cette façon de voyager.

J'annote seulement les gares au gré du parcours. Tantôt dans le sens de la marche, tantôt à contresens. Je m'interdis de descendre à une station. Je m'autorise juste le changement de quai. Seul le voyage compte.

Mon écriture n'a comme fil conducteur que le roulement incessant des roues sur les rails.

N'étant pas sujet au mal des transports, ce non-respect de la chronologie m'apporte la jouissance de l'imprévu.

Reverrai-je la jeune fille aperçue sur le quai d'en face deux stations auparavant ? Que deviennent ces milliers de voyageurs avalés au dernier arrêt ?

Parfois, à ma grande surprise, j'entrevois des visages connus naguère, dix, vingt, trente ans plus tôt, voire beaucoup plus ! Je les hèle, certains se retournent, d'autres ne m'entendent pas. Je crayonne, le train file.

Auguste Renoir disait : « Je suis un petit bouchon qui descend la rivière au fil de l'eau. »

Sur cette *Yamanote-sen*, sans même me mouiller les pieds, je peux choisir à tout moment de descendre ou remonter le courant.

Fatalement vient l'instant où se pose à moi l'ultime question : ma vie finira-t-elle dans la station où je l'ai commencée ?

Je l'attendais tous les soirs sur le trottoir d'en face. Elle travaillait dans une teinturerie. Elle sortait à dix-neuf heures. Je la raccompagnais jusque devant chez elle. Lui ai-je jamais pris la main? Je crois que non.

Leur maison était en face de l'entrée du cimetière, qui à l'époque matérialisait le bout de la ville. Nous y accédions par une rue montante, qui contournait la chapelle royale, dernière demeure des ducs d'Orléans, et qui portait le joli nom de Bois-Sabot. Quelques commerces égayaient le début de notre procession nocturne, notamment un magasin de radio-télévision, dont le propriétaire portait le nom de Kaplan. J'avais beaucoup de sympathie à prononcer ce nom : Kaplan. Le même son que ce poisson séché qui faisait mes délices quand nous habitions encore en bord de mer, que mes parents avaient encore l'espoir d'une vie meilleure, où nous savions, bien qu'invisible, que l'Amérique était notre seul vis-à-vis.

Kaplan, comme la première station de notre chemin de joie. Ensuite les maisons s'alignaient les unes sur les autres, un faible éclairage nous indiquait l'arrière-cour du palais de justice, où paraît-il il y eut des exécutions publiques. La guillotine ne devait pas faire recette : la cour était bien petite.

Les arbres de la chapelle royale succédaient aux maisons, nos pas devenaient intimes.

Je n'ai aucun souvenir de nos discussions. Nous ne parlions pas peut-être, ou si peu.

J'aimais ses longs cheveux, son visage régulier un ovale doux. Son sourire fragile. Et nous montions.

Pas de quoi en faire un roman, peut-être les prémices d'une chanson.

Légèrement plus grande que moi, elle avait la taille fine, elle tenait mes rêves par la main. Les miennes restaient dans mes poches. Un remonte-pente. Un remonte-vie.

Ce devait être des mois de fin de saison, d'automne ou d'hiver, car je n'ai aujourd'hui aucun souvenir d'une montée de jour.

Arrivés devant chez elle, nous avons gravi un sommet que les adultes ne pourraient jamais conquérir.

Le chemin du retour n'avait de sens que dans l'attente du lendemain soir.

Mes premières nuits intimes furent pavées de tendres attentions.

Les gestes de l'amour viendront plus tard, plus maladroits, avec une autre, dans un lavoir sur les bords de la Blaise, comme le bruit des sabots d'un cheval piaffant dans son enclos.

Je n'emprunte plus la côte du Bois-Sabot. J'enfourche mon vélomoteur. Seule compte la jouissance éphémère de la possession. Vite! J'ai un rendez-vous.

« C'est la main qui voit et l'œil qui dessine. »

Du jour où j'ai appris cela je n'ai cessé de dessiner. Tout. J'ai tout dessiné. Les camions, les bouteilles, les tables, les chaises, les filles qui passaient dans la rue.

Les vélos, les boîtes de chocolat en poudre, les fenêtres des immeubles d'en face chez nous. Mes pieds, mes mains.

Les siens aussi, mais beaucoup plus tard. Avant il n'y avait pas d'Elles.

Comme je suis ambidextre je peux alterner la main qui travaille. Pour l'œil je n'ai jamais bien su. Peut-on dire ambidextre des yeux? C'est une question que je me pose aujourd'hui que je suis vieux.

J'avais douze ans quand le professeur de dessin m'a délivré sa sentence: « C'est la main qui voit... »

Je n'en ai eu qu'un, appliqué, qui s'occupait des enfants au cours du soir. Très vite je fus son seul élève. Ceux de mon âge avaient une énergie physique à dépenser. Je ne sais si c'est par avarice ou timidité, mais je n'ai jamais eu l'envie de partager la moindre course, le moindre effort. Seul, il m'arrivait de courir bras droit levé brandissant un sabre imaginaire, mais mes charges de brigade légère s'évanouissaient au premier carrefour.

Faire les courses pour sa mère n'est pas une vocation.

Monsieur Émile Martin, c'était son nom, venait de m'entrouvrir une porte. J'ai mis le pied dedans. Le chemin était ouvert.

Je me souviens de son premier cours: bouteille de verre, broc en émail blanc, pomme posés sur un tabouret haut, recouvert d'un lin beige.

« Ne dessine pas, regarde les ombres, laisse tes mains dans les poches. »

J'avais une culotte courte, à cette époque seuls les grands avaient le droit aux pantalons longs.

Mes yeux ricochaient d'une ombre à l'autre. Ce qui m'a plu de suite, c'était l'ombre de l'anse du broc. Une virgule élégante qui semblait se lier du bout des cils au cylindre de métal, massif et endormi.

Les choses ne sont jamais seules. La plus petite des pierres porte son ombre. Aujourd'hui encore je regarde d'abord l'ombre d'un arbre avant d'oser lui parler. Regarder un arbre de face c'est tutoyer un inconnu.

Les mots sont des choses difficiles. J'avais voulu lui offrir des fleurs. C'était la première. Donc c'était l'unique.

« Je voudrais ces pâquerettes, s'il vous plaît.

– ... ?

– Le bouquet de pâquerettes. Là!

– Ce ne sont pas des pâquerettes, ce sont des marguerites, jeune homme. »

L'amour est compliqué, dès le premier bouquet de fleurs.

Bernard Chenez
*Les Mains
dans les poches*



Né en 1946, **BERNARD CHENEZ** a dessiné pour *Le Monde* et *L'Événement du jeudi* avant de devenir éditorialiste à *L'Équipe*. *Le Resquilleur du Louvre* et *Le Journal sans heures* sont respectivement parus aux Éditions Héloïse d'Ormesson en 2005 et 2012.

Bernard Chenez, *Les Mains dans les poches*
Roman

144 pages | ISBN 978-2-35087-465-4 | 14 €

© Éditions Héloïse d'Ormesson, 2018 | www.heloisedormesson.com